

<https://lacatichauxmuses.com/la-memoire-distillee/>



## Le tue-ver

À Paris, le besoin de consommer naît avec le jour et ne prend fin qu'avec la nuit : dès l'aurore, la gueule — ainsi disaient nos pères — est ouverte, qui n'est point encore refermée aux ténèbres. Ou mieux, ce besoin d'une si miraculeuse intensité ne commence ni ne finit : cycle ininterrompu s'enroulant sur lui-même, à l'instar du symbolique serpent, ce consommateur singulier qui se mord éternellement la queue.

À l'heure ultra-matinal où le fiacre suprême, la dernière voiture de cercle, ramène au logis le joueur décavé qui, se remémorant les abatages manqués et les mauvais tirages à cinq, sent naître en lui à la fois un désespoir momentané, un sommeil vague entrecoupé de visions où le huit et le neuf jouent le premier rôle et une soif ardente qu'il étanche avec le consommé froid ou le verre d'eau sucrée à peine aromatisé par une larme de whisky ou d'alcool de menthe ; à l'heure où quelque autre voiture reconduit à son logis l'amoureux attardé, dont la fatigue trahit enfin le courage, et qui, avant d'entrer dans le lit de repos, le lit pour un, se réconforte d'un grand verre d'eau fraîche pris goulûment ; — à cette même heure, descendent vers leurs labeurs les ouvriers, maçons, charpentiers, débardeurs, forgerons, zingueurs, serruriers, tourneurs, tous les innombrables corps d'état qui font de Paris une vaste usine.

Car Paris, ce Paris tant calomnié de l'étranger noceur, Paris, la ville du plaisir, est avant tout la ville du travail : avec fièvre, avec génie, Paris industriel abat une besogne immense. D'ailleurs, sans travail point de consommation !

Donc, dès la première aube, le travailleur s'en va vers l'atelier. Mais il a acquis la veille, grâce aux boissons et aux pipes du soir, ce qu'on appelle « le ver », c'est-à-dire une sorte de voile ou de suie qui tapisse l'arrière-bouche et obstrue le canal de la consommation. Les bellevillois comme Coupeau appellent cela « pituite, <sup>(1)</sup> ou encore « gueule-de-bois » ; expression qu'un monsieur comme il faut, et qui sait du grec, a imaginé de traduire, pour rester distingué dans sa façon de qualifier le classique « mal aux cheveux », par : « avoir le xylorhynque ».

Ce « ver », les travailleurs matinaux vont l'exterminer par l'alcool, le « tuer » chez le mastroquet du coin, non loin de l'atelier.

L'œil sur la pendule, le serrurier dit au charpentier, tout en vidant un verre de blanc, un cognac, un « mêlé-cass' » ou un rhum :

— À la tienne, Étienne !

C'est la formule consacrée ; elle prouve que la rime riche est une consommation usuelle même chez l'illettré qui ignore l'*Art poétique*.

Un groupe de clients, portant leurs outils variés sur l'épaule, demandent au patron, gros, lippu, encore ensommeillé :

— Ça va-t-il, la toquante ?

Et, sur la réponse affirmative du bistro un farceur de la bande crie :

— À nous le zanzibar !

Et les dés roulent sur le comptoir de zinc taché de couleurs diverses, parmi les verres demi pleins, ou vides et poisseux, tandis que le garçon hâtif aligne encore d'autres rangées de mêlé-cass' ou de demi-setiers, dans lesquels les joueurs de bon appétit trempent un croissant.

En regardant rouler ces dés, je me remémore une illustration d'un roman écrit — oh ! comme il y longtemps ! — par le bibliophile Jacob, <sup>(2)</sup> et que je lus en ma tendre enfance. Cela s'appelait, je crois, *la Belle Maugrabine*, et l'on voyait le duc de Créqui, fraise au col, dague à la ceinture, jouant aux dés, nouveau Robert le Diable, toute sa fortune en or et pierreries, et même sa haquenée fidèle, contre l'insolente veine d'un marquis quelconque.

Et maintenant, les dés roulent dans la poisse du comptoir, et l'un d'eux va choir en la boîte à ordures, que, pressé d'ouvrir la boutique, le garçon n'a pas eu le temps de porter sur le trottoir.

Mais la cloche de l'atelier voisin sonne, appelant au travail les trainards du bistro, les fanatiques du zanzibar. Et le mastroquet compte les gros sous. Quelques-uns des clients cependant, au lieu d'allonger la monnaie, ont simplement dit : « Je paierai ce soir. »

Sur ce, le « ver » est mort.

La porte de l'atelier ou de l'usine se ferme, et les camarades qui arrivent en retard se glissent encore chez le marchand de vin, pour y attendre que l'on rouvre.



<sup>1</sup> « Le matin, dès qu'il sautait du lit, il restait un gros quart d'heure plié en deux, toussant et claquant des os, se tenant la tête et lâchant de la **pituite**, quelque chose d'amer comme chicotin qui lui ramonait la gorge. Ça ne manquait jamais, on pouvait apprêter Thomas à l'avance. Il ne retombait d'aplomb sur ses pattes qu'après son premier verre de consolation, un vrai remède dont le feu lui cautérisait les boyaux ». Zola, *l'Assommoir*, 1877, p.695.[def. CNRTL]

<sup>2</sup> **Paul Lacroix**, plus connu sous les pseudonymes de **P. L. Jacob** ou du **Bibliophile Jacob**, né le 27 février 1806 à Paris et mort à Paris, dans ses appartements de la bibliothèque de l'Arsenal, le 16 octobre 1884<sup>1</sup>, est un polygraphe érudit français. [Wikipédia]

Et voici, le carrick ou la redingote sur le bras, le fouet à la main, la pipe la bouche, le chapeau ciré renversé en arrière, messieurs les cochers qui viennent aussi « lever le coude » avant le départ,

Il y en a des gras, il y en a des maigres, des barbus et des glabres ; il y en a de mauvais, grossiers et querelleurs, mais il y en a aussi, et en grand nombre, disons-le hautement, de très braves, complaisants, et polis. Malgré la légende qui les représente toujours prêts à consommer le client tout cru, malgré l'exécration du Parisien pour l'espèce automédone, <sup>(3)</sup> on ne peut avec justice ramener à un type unique et à un même dénominateur (celui de « Collignon », <sup>(4)</sup> suprême injure abominée des cochers) les fractions diverses d'une corporation dont les membres se comptent par milliers et offrent toutes les variétés que suppose le nombre. Un trait cependant leur est commun : ce beau teint rouge-brique qui fait la gloire de leur âge mûr ; résultat de la vie en plein air et de l'usage des consommations réchauffantes.

Ils passent vite, debout au comptoir, et disparaissent, regagnant leur station.

Et le mannezingue demeure vide, pour cinq ou six longues heures. Paris travaille !

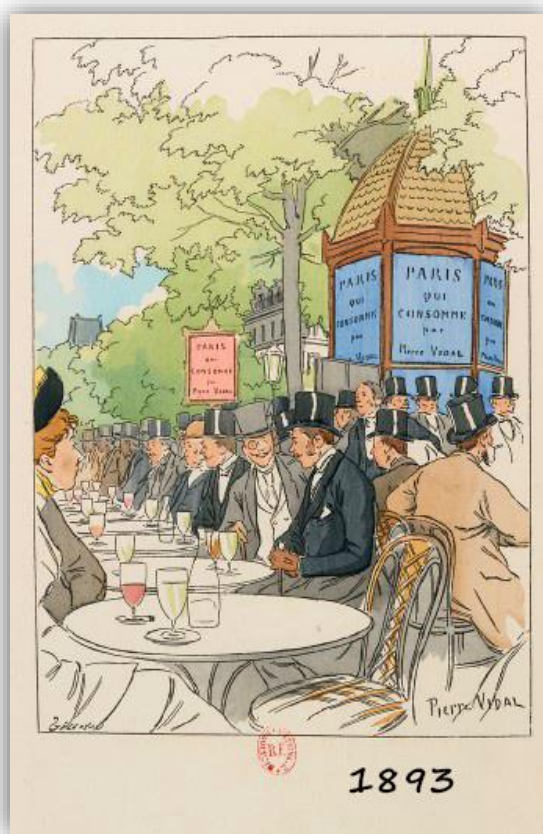
Mais à midi, à l'heure où les chevaux, eux aussi, consomment, le nez dans la musette, nous les reverrons, ouvriers et cochers, attablés devant la porte, mangeant, ou plutôt consommant solidement la large ration, la « portion » de viande et de légumes d'une coction délicate et irréprochable. Car, détail topique, le peuple est autrement difficile sur la cuisine que les classes dites supérieures. Moins original dans ses menus, et encore ! il veut une base résistante, mais il la veut en gourmet, et ne transige pas comme le bourgeois sur le parachevé de la cuisson d'une daube ou sur le saignant d'un gigot aux soissons.

Sur ce fond inébranlable, sur cette base, il assoira le travail — et les diverses absorptions — de la journée. Pour le matin, le verre destiné à tuer le ver n'a été qu'un simple coup de pioche, le premier terrassement de la consommation.



<sup>3</sup> Dans la **mythologie** grecque, **Automédon** est le conducteur du char d'Achille lors de la guerre de Troie,

<sup>4</sup> Cocher de fiacre que l'on soupçonne de malhonnêteté : du nom d'un cocher parisien irascible, meurtrier d'un de ses clients et condamné en 1855. [def. CNRTL]



Les femmes, — sauf de monstrueuses exceptions, — ne connaissent point le tue-ver. Elles vont à la crémèrie, prendre le débilitant et bien-aimé café au lait, à qui l'on a fait la réputation d'être le tue-femmes.

[en projet, un extrait sur **la crémèrie**]

◆ pour retrouver d'autres publications de *La Mémoire Distillée*, allez à :

<https://lacatichauxmuses.com/la-memoire-distillee/>